

P.M. KITROMILIDES and Anna TABAKI (eds), *Greek-Bulgarian Relations in the Age of National Identity Formation*, Athens, 2011, 382 pages.

Ces actes d'un colloque ayant eu lieu à Athènes en 2008 reprennent et redonnent sens au dialogue intellectuel entre les historiens grecs et bulgares; en même temps, ils constituent une importante contribution à l'histoire des idées dans notre Sud-Est.

Le volume, ouvert par une brève synthèse du professeur A.E.N. Tachiaos qui se propose de définir les rapports entre les Lumières helléniques et la Renaissance nationale bulgare du XVIII^e siècle, joint les perspectives des deux côtés sur ce thème. Disons-le d'emblée, le professeur Raymond Detrez, de l'Université de Gand, apporte une analyse minutieuse des sources qui s'allie harmonieusement à une réflexion théorique pénétrante quant à la communauté chrétienne orthodoxe de l'Empire Ottoman. Ce faisant, il s'inscrit nettement dans le sillage des idées sur lesquelles N. Iorga a fondé son livre classique, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est européen* (1929). En effet, à l'époque pré-nationaliste, les termes «grec» ou «rhomée» désignaient un orthodoxe et n'avaient pas de signification ethnique (au sens moderne de cette appellation), de sorte que tel Bulgare entendait par l'un ou l'autre de ces mots déclarer son appartenance religieuse, aussi bien que son statut social. Les limites de ce que nous appelons aujourd'hui territoire national étaient également tracées en fonction de la solidarité religieuse. Solidarité qui, par exemple, s'est manifestée lorsque le prince de Valachie Constantin Brancovan a introduit l'imprimerie à des fins liturgiques en Syrie et en Géorgie. Ainsi, le grec s'est identifié à la culture orthodoxe des Balkans. Lorsque Daniel le Moschopolitain voulait faire apprendre cette langue aux Albanais, aux Vlaques et aux Bulgares, ce n'était pas pour les «gréçiser», mais afin de les rendre capables d'instruction. En fin de compte, la situation étudiée ici fut une convergence culturelle.

Le travail de Raïa Zăimova est consacré à un personnage assez peu connu, Charles-Claude de Peyssonnel (1727–1790), consul de France en Crimée et auteur des *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont Euxin*. Celui-ci avait exposé les étapes différentes de développement de la frontière danubienne de l'Empire, en offrant aux Bulgares la place qui leur revient. Vassilis Maragos a choisi comme sujet une autre figure intellectuelle du XVIII^e siècle balkanique, Partenij Pavlović (vers 1700–1760). Son éducation à l'Académie Princièră de Bucarest avait préparé Partenij à une carrière ecclésiastique qui s'est déroulée en Serbie, en Autriche et en Hongrie. Il était de retour en Valachie en 1730 et il allait y revenir en 1746, quand il fut arrêté par les autorités autrichiennes à Timișoara (l'emprisonnement qu'il a subi alors semble avoir été causé par ses rapports avec Rodolphe Cantacuzène, aventurier qui aspirait au trône de Valachie, lequel avait été occupé par son père en 1714–1716). La biographie de Partenij témoigne de l'existence de la communauté orthodoxe pré-nationale.

Un troisième dossier, présenté par Nadia Danova, s'accorde avec les deux précédents ; il prend en compte l'opposition aux Lumières dans l'espace bulgare.

Au début du XIX^e siècle, Fotinov, Bozveli, Bogorov et Dobrovski se sont rangés parmi les partisans de l'occidentalisation; ils suscitèrent une tendance contraire, attachée d'habitude à la Russie et fortement critique à l'égard des Grecs. Cependant, le Patriarcat de Constantinople était également hostile à la diffusion des Lumières.

Deux études évoquent l'image des Bulgares chez l'intelligentsia grecque: elle est plus favorable chez Zambélios, tandis que Paparrigopoulos, au fur et à mesure que le nationalisme prend essor, va glisser vers un antagonisme radical. Le philologue classique Koumanoudis, fondateur d'une société thraco-bulgare à Athènes en 1843, envisageait un avenir politique pour une Grèce qui aurait récupéré toutes ses îles, pour un royaume serbo-bulgare avec la dynastie des Obrenović et pour ... un royaume de Dacie. Cela en 1852! Le même savant proposa en 1857 de créer à l'Université d'Athènes une chaire de slavon et de «nouveaux dialectes slaves», suggestion justifiée par la nécessité de lire les documents médiévaux; cinq ans plus tard, il penchait du côté de l'efficacité et faisait voir qu'on augmenterait le nombre des étudiants bulgares, ce qui eût inauguré une ère nouvelle d'amitié entre voisins.

Notre rapide tour d'horizon ne saurait enregistrer toutes les recherches réunies dans ce volume: une quinzaine. Qu'il suffise de signaler l'article de Roumiana Stantcheva qui reconnaît l'influence

exercée par Athanase Christopoulos sur Petko Slaveykov et plusieurs autres poètes bulgares. Avec son habituelle méthode rigoureuse, Stessi Athini réévalue l'oeuvre littéraire de Nicolas Piccolos, dont la vie et l'activité sont aussi revisitées par Anna Tabaki. Une tradition bien établie considère cet auteur comme étant d'origine bulgare, mais complètement acquis par les lettres helléniques. C'est pour cette raison qu'il est présent ici. Pourtant, de son propre aveu, son lieu de naissance n'était pas «Tarnovo de Bulgarie»: il serait né en 1792 à «Tyrnovo» en Thessalie, selon un document conservé dans les archives de la police française que j'ai trop longtemps tardé à publier. Ajoutons que l'étude d'Anna Tabaki concerne surtout un auteur dramatique de la fin du XIX^e siècle Démosthène Misitzis. L'une de ses comédies, jouée à Plovdiv, en Roumélie Orientale, pour un public grec, contient peut-être des clins d'oeil entendus à propos de la proclamation de Charles Ier comme roi de la Roumanie: c'était en 1881 «le Duc de la Stupidité».

Avant de clore ce compte-rendu, précisons que le volume est bilingue, les textes qui le composent étant en français ou en anglais.

Andrei Pippidi

Ferenc TÓTH, *Un diplomate militaire français en Europe Orientale à la fin de l'Ancien Régime. La carrière de François baron de Tott (1733–1793)*, Les éditions ISIS, Istanbul, 2011, 292 p.

Recueillir à travers diverses archives françaises, autrichiennes, hollandaises et hongroises les éléments d'une biographie – la première – du personnage européen que fut François de Tott, telle était la tâche ardue qu'on vient de remplir. Le baron de Tott est bien connu à cause de ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, publiés à Amsterdam en 1785, mais sa correspondance était restée inédite et ce n'est que maintenant qu'on a pu reconstituer toute sa carrière diplomatique. Ferenc Toth avait réédité en 2004 le livre qui a rendu célèbre le baron. Après un travail dont on doit admirer la patience, il retrace les maints détours d'une vie commencée en France et achevée en Hongrie, où ce gentilhomme s'était réfugié pour échapper à la guillotine.

François de Tott retrouvait ainsi la patrie de ses ancêtres, car son père, ayant suivi Rakoczi en exil, était devenu officier au service de Louis XV, puis agent de France en Pologne et Crimée en 1733–1735. Cet André de Tott allait être ensuite envoyé en plusieurs missions secrètes auprès des commandements des armées turque et russe qui étaient alors engagées dans la guerre contre l'Autriche. La politique de Versailles continuait à examiner certains projets d'employer les émigrés hongrois pour une intervention militaire en Transylvanie et la présence de Tott en Moldavie en 1748 semble en rapport avec ces plans. Lorsqu'il revint à Constantinople en 1755, dans la suite du nouvel ambassadeur de France, Vergennes, il était accompagné du jeune François qui commence un apprentissage de huit ans aboutissant à la connaissance des langues orientales. Son père se proposait alors de s'établir à Hotin pour y diriger la correspondance entre Constantinople et Varsovie, ce qui aurait eu aussi l'avantage de permettre une relation des exilés de Rodosto avec la Hongrie. Cet épisode est signalé par V. Mihordea, *Politica orientală franceză și Țările Române în secolul al XVIII-lea – 1749–1760* (Bucarest, 1937, pp. 392–395).

Une première mission à Neuchâtel, ville qui appartenait au roi de Prusse et n'en était pas contente, fournit à François de Tott l'occasion de montrer ses talents diplomatiques. Le duc de Choiseul, qui n'ignorait pas la longue expérience pratique du jeune homme, y trouva la justification de l'envoyer en Crimée comme consul, fonction que son père avait occupée autrefois et qu'il garda deux ans, jusqu'en 1769. Sur cette période de sa vie nous sommes renseignés par les documents édités par Jean C. Filitti, *Lettres et extraits concernant les relations des Principautés roumaines avec la France (1728–1810)*, Bucarest, 1915, pp. 493–514. Ce n'est pas le commerce qui intéressait le consul, mais le danger de l'expansion russe vers le sud et vers l'ouest. Les années passées en Crimée coïncident exactement avec le second règne en Moldavie de Grégoire Callimachi que de Tott avait connu à Constantinople en 1756–1757, lorsque Jean Théodore Callimachi était grand drogman. Pour citer